

dans le «champ de chaque roman particulier». Cela assigne des limites à l'investigation et à la compréhension.

Il me semble, au contraire, que la méthode de Richard prouve de nouveau son efficacité dans la *Petite suite poétique* (pp. 143-226) insérée entre les essais sur Balzac et Sainte-Beuve. A propos de *Lamartine*, Richard montre comment le thème du «recueillement» révèle la tendance chez l'auteur des *Méditations* à écarter tout ce qui est *autre*, tendance qu'on retrouve chez *Vigny* dans le thème de la suspension ou de l'attente entre le haut (le ciel) et le bas (la foule). Chez ce dernier écrivain, cependant, l'écriture supplée à ce qui fait défaut dans le réel: le contraste mentionné s'efface dans l'horizontalité de l'écriture; on peut voir dans *La Maison du berger* («sommet de la poésie vignyenne, et peut-être, derrière elle, d'une certaine poésie française»), le sacre du *symbole* en tant que constituant de l'expression verbale (n'oublions pas que voilà une définition de 'l'écriture'!). Richard montre fort bien dans ce brillant essai, le meilleur assurément du livre, comment la symbolisation dépasse la «distance» entre les thèmes révélateurs de «distances» existentielles. — Analysant *Hugo*, Richard prend son point de départ dans le fait que l'ordre imaginaire se fonde sur une «rupture» des objets sensibles. Le «chaos» ne procède pas seulement du dehors, mais relève aussi et surtout de l'individu qui regarde (Richard cite le cas de Jean Valjean). Cependant, l'acte d'écrire, pour Hugo, est une manière de «contrôler» le chaos. C'est tout le contraire chez *Musset*, chez qui Richard rend compte de la déchirure des personnages et de l'alternance thématique: au centre il y a «l'inadéquation de l'être et du paraître» (Lorenzo, Brigitte); ce thème correspond au symbole des «lèvres» qui résume le (vrai) désir et la (mensongère) parole. — Chez Guérin, c'est l'état opposé qui domine, celui de contiguïté entre l'étant et l'être. L'alternance «rupture-suture» se manifeste chez lui dans les motifs *seuil*, *bord*, *rivage*, etc.

Nous voilà donc arrivés à la lisière même du romantisme, où l'existence devenue indubitable se fait écho dans la nature sans pouvoir, cependant, transcender cet écho: «L'être est donc là, mais il se tait». Ce tracé, de Lamartine sauvant le sens de son existence dans une thématique de l'oubli, à Guérin se taisant dans la présence existentielle, est suffisamment bien indiqué pour qu'on oublie un peu l'essai décevant — et déroutant — sur Balzac.

Hans Peter Lund  
COPENHAGUE

KNUD TOGEBY: *Kapitler af fransk litteraturhistorie før 1900*, 204 p. *Kapitler af fransk litteraturhistorie, 20. århundrede*, 221 p. Akademisk forlag. Copenhague 1971.

Hans Boll Johansen, maintenant lecteur de danois à Nancy, a eu l'excellente idée de réunir en deux volumes une partie de la critique littéraire de Knud Tøgeby. Depuis plus de quinze ans, Tøgeby tient régulièrement les lecteurs d'un grand quotidien copenhageois au courant de la vie littéraire et culturelle en France. L'initiative de Boll Johansen est d'autant plus louable qu'il est extrêmement difficile de se reporter à des articles de journal, malgré l'excellente bibliographie des œuvres de Tøgeby publiée dans *Immanence et Structure* (Revue Ro-

mane, Numéro spécial 2, Copenhague 1968). Dans ce recueil figure un seul article, traduit du danois sous forme remaniée, des *Kapitler af fransk litteraturhistorie* (Chapitres d'histoire littéraire française), article intitulé en français « Sainte-Beuve », mais en danois « la méthode biographique ».

Les deux volumes couvrent une période de cinq siècles de Villon à Armand Gatti, mais l'accent est nettement mis sur le XX<sup>e</sup> siècle. Il faut voir là, je pense, moins un choix conscient de Togeby ou de l'éditeur, que les contraintes du métier: en effet les traductions du français en danois se font surtout pour les œuvres contemporaines. Togeby critique de la littérature moderne, c'est peut-être là un rôle qu'on lui connaît un peu moins à l'étranger, et pourtant il a contribué dans une grande mesure à la découverte au Danemark d'écrivains nouveaux ou négligés, tels que Boris Vian et Armand Gatti.

Lorsque Togeby aborde une œuvre, souvent il ne se contente pas d'une présentation intrinsèque. Il contrôle la traduction en homme de métier, évitant à la fois la pédanterie et une indifférence désastreuse pour la vie culturelle d'un pays; il renseigne le lecteur sur l'écrivain et sa production, et souvent il donne de précieuses indications quant aux interprétations différentes auxquelles ont été soumis un auteur, une œuvre, un genre.

Togeby n'est pas seulement un grand lecteur de textes littéraires – et, au théâtre, un spectateur averti. Parfois il donne des vues d'ensemble sur les études critiques concernant un sujet délimité. Rien qu'à consulter les renseignements bibliographiques contenus dans les notes, on voit que Togeby a réussi à se tenir au courant de toutes les tendances essentielles de la critique littéraire et des sciences humaines s'y rapportant. Les deux volumes constituent ainsi un excellent guide pour un premier abord d'une période ou d'un auteur.

Toutes ces qualités donnent à la lecture un rythme agréable: on passe des analyses particulières aux vues d'ensemble et vice versa. Evidemment, puisqu'il s'agit de journalisme, certaines redites sont inévitables. Parfois il serait peut-être souhaitable que Togeby développe un peu les analogies qu'avec sa grande culture il décèle partout. Ainsi il est juste de dire que Stendhal et l'écrivain danois Blicher se ressemblent en ceci qu'ils ont tous les deux, pour ainsi dire, sauté le romantisme, mais les différences sont énormes, à tel point que je n'aurais jamais eu l'idée de rapprocher ces deux écrivains. En formulant de telles critiques, il faut pourtant se rappeler que l'espace accordé dans un journal est limité. D'ailleurs, le plus souvent, Togeby n'oublie pas d'insister autant sur les « différences spécifiques » que sur les ressemblances et les analogies.

Les nombreuses autres activités de Togeby n'ont pas besoin d'être rappelées ici; on sait qu'elles portent aussi bien sur la linguistique que sur la littérature. Le lecteur n'a qu'à se reporter aux notices bibliographiques placées à la fin de chaque numéro de cette revue, pour s'apercevoir de l'étendue de sa curiosité. Un point pourtant mérite qu'on y insiste quelque peu, parce que le recueil publié par Boll Johansen offre un supplément intéressant aux travaux connus de Togeby: dans plusieurs ouvrages, et dernièrement dans le volume II de *Verdenslitteraturen* (Copenhague 1971), Togeby a contribué à une caractéristique générale de la littérature du moyen-âge. Ce faisant il a mis en relief le fait que le théâtre antique y était tombé dans un oubli si parfait qu'on ne savait plus guère de quoi il s'agissait. Or, dans le premier volume, les articles consacrés au théâtre

classique français lui permettent de développer ce thème et de caractériser à son tour le théâtre classique par une interruption de la tradition théâtrale du moyen-âge qui n'avait eu lieu ni en Espagne ni en Angleterre. Le fait que Corneille renonce aux libertés qu'il s'était permises dans *Le Cid* devient le pivot de cette démonstration.

Le premier volume contient aussi une discussion des méthodes dans les sciences littéraires. Si Togeby reste sceptique quant à la méthode biographique, du moins quand elle prétend tout expliquer, il est encore plus négatif quant à l'introduction des méthodes linguistiques. Ce qui l'intéresse, c'est le signalement des œuvres et des époques. En ce qui concerne le structuralisme, il est facile d'accorder que le terme reste souvent vague et que le vocabulaire n'a souvent qu'une fonction métaphorique. Il n'en reste pas moins qu'on s'étonne de voir Togeby, éminent structuraliste en linguistique, s'arrêter aux étiquettes et aux abus de langage, caractéristiques de bien des sciences à leurs débuts. On désirerait que Togeby aborde, en danois, le fond du problème, après l'article « Littérature et linguistique » (dans *Papers dedicated to F. J. Billeskov Jansen. Orbis Litterarum XXII*, p. 45-48, réimprimé dans *Immanence et Structure*), où il s'avance davantage dans des considérations pleines d'intérêt, mais où il ne mentionne pas les genres comme le conte de fées, la fable, certains types de contes et nouvelles, etc. dont les manifestations concrètes, les textes, peuvent être considérées – avec plus ou moins de raison, c'est là le centre du débat – comme des manifestations d'un système sous-jacent, et qui peuvent ainsi être regardées comme quelque chose d'analogue aux phrases en linguistique.

Michel Olsen

ÅRHUS

### Périodiques

*Romantisme*, Revue de la Société des Études romantiques, n° 1-2, 1971, 260 pp., Flammarion. 30 F. A partir de 1972, *Romantisme* sera semestrielle. Prix du numéro: 20 F.

Fondée en 1969, la *Société des Études romantiques* a publié le premier numéro (double) de sa revue dès 1971, ce qui montre avec quelle énergie les fondateurs ont travaillé pour donner enfin aux études consacrées à cette période – ou à ce phénomène – de la littérature post-classique la place qui leur revient de droit. Les études romantiques ont été de longue date un des sujets préférés de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, mais il était temps de permettre à ce domaine de vivre sa propre vie. Les activités de la *Société du dix-huitième siècle* et de la *Société d'étude du vingtième siècle* ont sans doute aussi inspiré MM. Barbéris, Duchet, Reboul, Viallaneix et d'autres, à essayer de concentrer, dans cette nouvelle société, des études sur le dix-neuvième siècle. Tous les romantismes sont au programme, et non le seul romantisme français. *Romantisme* doit donc intéresser tous ceux qui s'occupent de 'romantisme', quel que soit leur point de vue méthodique.

Et, de fait, le début du premier numéro marque aussi « le début d'un dialogue entre les romantismes », comme le note le rédacteur J. Seebacher. Car nous y trou-